

Marcel Storr: *Mysterium Tremendum*

26 octobre – 8 décembre 2018

L'œuvre extraordinaire de Marcel Storr (1911-1976), avec ses cathédrales majestueuses et ses cités futuristes, fait l'objet d'une seconde exposition à la galerie. Une sélection, parmi les quelque 63 œuvres ayant été conservées après le décès de l'artiste, a été montrée au public pour la première fois en 2001 à la Halle Saint Pierre, dans le cadre de l'exposition *Aux Frontières de l'Art Brut No. 2*. Et c'est entre décembre 2011 et mars 2012 qu'a lieu sa première exposition personnelle, organisée par le critique et historien d'art Laurent Danchin au pavillon Carré de Baudouin à Paris, vue par plus de 20 000 personnes.

Dans sa critique de 2014 publiée dans *Artforum*, Donald Kuspit décrit les cathédrales et les mégalofoles de l'artiste comme étant « à la fois impressionnantes et immédiatement présentes – symboles sans équivoque de transcendance ». Elles font pour lui partie, selon les termes du philosophe et théologien allemand Rudolf Otto (1869-1937), de ces « objets numineux » incarnant le *mysterium tremendum*. Selon Otto, les objets numineux sont de trois ordres : le « numineux » se présente comme miséricordieux et gracieux; le *mysterium* représente quelque chose d'entièrement autre et différent de tout ce qu'on peut expérimenter dans la vie; et le *tremendum* provoque la terreur pour son caractère incoercible.

Les dessins les plus anciens présentés, qui datent de 1936 et 1937, sont des compositions à la mine de plomb et au crayon de couleur représentant des temples de grandeur modeste. Chaque brique, chaque pierre, chaque saint dans sa niche, chaque tuile, linteau, abat-vent, nervure et gargouille est rendu avec le même soin. Les sujets sont représentés, comme dans une carte postale, de face et légèrement à distance, leurs clochers touchant à peine la marge du papier. Certains sont plausibles, d'autres le sont moins, en raison d'un nombre improbable de tours et de fenêtres.

On ne connaît rien de la vie de Marcel Storr entre les années 1940 et 1960. En 1964 cependant, il trouve un emploi de balayeur au Bois de Boulogne à Paris. Les tours de la Défense, qu'il voyait depuis son lieu de travail, seraient devenues une source d'inspiration. En un peu plus de 12 mois, Storr se consacre à une deuxième série, remplissant un cahier de papier Canson avec 25 dessins de cathédrales exécutés au crayon et au lavis d'encres de couleur, le tout couvert d'une couche de vernis. Les dessins deviennent de plus en plus excentriques, même lorsqu'ils continuent d'emprunter à l'art byzantin, roman, gothique, baroque et néo-classique. Leur ambiance devient aussi plus sinistre, avec ces nuages rouges en forme de caillots qui remplissent le ciel et ces essais d'oiseaux tournoyant autour des plus hautes tours.

Un diptyque, replié verticalement, ainsi que deux grands dessins appartiennent à un troisième groupe d'œuvres, représentant des bâtiments et des sections d'autres constructions. Dans ces polyptyques, le point de vue est désormais celui d'un spectateur se tenant à la base des structures, qui sont passées de la taille de cathédrales à celle d'édifices d'une hauteur inimaginable, couverts d'une surabondance de détails. Le gratte-ciel du diptyque ressemble étrangement au Rockefeller Center de la ville de New York présidé par sa fameuse sculpture d'Atlas. (Marcel Storr s'est peut-être inspiré de l'hebdomadaire *L'Illustration* dont des numéros ont été retrouvés chez lui après son décès. Il y avait notamment des articles illustrés sur l'Exposition Universelle de 1939 à New York, sur l'exposition du Golden Gate à San Francisco, ainsi que sur la ville de New York, la nuit.)

La quatrième et dernière série, inachevée à sa mort, était composée de dessins qu'il appelait *Mégalofoles*.

Celles-ci renvoient à de vastes cités composées de boulevards bordés de ziggourats éclairés au néon, d'archipels d'îles – chacun formant sa propre arcologie – entourés de voies navigables parcourues de voiliers, et de jardins remplis de minuscules figures humaines indifférentes à l'architecture. Les imposants gratte-ciel de l'artiste embrassent pleinement l'héroïsme – pour ne pas dire l'esthétique rationaliste – du modernisme, combinant des détails gothiques tardifs et des constructions contemporaines, des ornements du XIIe siècle et des décorations foliacées des années 1930, des couleurs médiévales et psychédéliques, ainsi que des formes organiques et cristallines. Il est peu probable que Marcel Storr, qui détestait les agriculteurs et les communistes, partageait le désir moderniste de transformation sociale et politique. Comme c'est le cas de nombreuses visions utopiques, son imagination dépendait de la ruine du présent : il pensait que Paris serait détruite, par des forces indéterminées et vraisemblablement par une attaque nucléaire, et que le président des États-Unis aurait besoin de ses dessins pour reconstruire la capitale française.

Outre leur présentation dans deux galeries, les œuvres de Marcel Storr ont fait partie de plusieurs expositions muséales, y compris le Museum of Old and New Art (Tasmanie, 2017-2018), le Kunsthall de Rotterdam (2016), le Centre Pompidou-Metz (2013) et la Galerie Hayward de Londres (2013), laquelle a consacré une salle entière à l'artiste dans le cadre de son exposition *The Alternative Guide to the Universe* (2013). Des œuvres de Storr font également parties de la Collection abcd (Paris) et du Museum of Everything (Londres).